CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux grains, les 7 et 8 novembre 2024. RACHMANINOV : Intégrale des concertos pour piano. Mikhaïl PLETNEV / Orchestre National du Capitole de Toulouse / Dina SLOBODENIOUK

Belle idée que cette Intégrale des *Concertos pour piano* de Sergueï Rachmaninov, au programme de la saison de l'Orchestre National du Capitole de Toulouse. Le public est venu nombreux, et il n'y avait plus une place libre pour les deux soirées dans la vaste Halle aux grains. Cette première soirée du 7 novembre nous a permis d'entendre une belle version du *Premier* et du *Deuxième Concertos* de Rachmaninov.



Avec une ampleur somptueuse, les cuivres ouvrent la fête. La direction du chef finlandais **Dina Slobodeniouk** est précise et rigoureuse, et il prend à cœur tout au long de la soirée d'équilibrer à la perfection l'orchestre et le piano. C'est très beau et le jeu de **Mikhail Pletnev** est extrêmement nuancé et subtil, et nous aurons ainsi la possibilité d'écouter bien des richesses dans les deux partitions. Les passages chambristes sont subtilement négociés, et les grands *tutti* de l'orchestre sont impressionnants, sans que jamais l'orchestre ne couvre le piano. La direction si maîtrisée du chef a tout de même, à mon goût, le défaut de ne pas assez faire « pleurer » cette musique. Le lyrisme si sensuel de Rachmaninov, surtout dans les grandes phrases des violons, est comme corseté. Surtout dans le Premier concerto, trop analytique. Toutefois, les instrumentistes de l'orchestre, surtout les bois et le cor solo, arrivent à mettre tendresse et émotion dans leur jeu avec le pianiste, et ce dernier semble déguster ces échanges tout particulièrement. Le jeu de Mikhaïl Pletnev est d'une rare délicatesse, il semble comprendre en profondeur la musique de Rachmaninov. Ainsi les cadences sont particulièrement lumineuses, la structure et la richesse harmonique étant mises en valeur par le pianiste.

Cet artiste partage, avec le compositeur, bien des choses. Tous deux sont des virtuoses extraordinaires, tous deux composent et dirigent. Tous deux sont russes et souffrent de l'exil. Il n'est pas étonnant que le musicien ait choisi de nommer son dernier orchestre : « Orchestre Rachmaninov ». L'entrée du pianiste avait été surprenante, marchant à pas lents, voûté, il s'installe sur sa chaise un peu avachi, avec une attitude mélancolique. Pourtant, la musique le nourrit et il termine le *Premier concerto* en ébauchant un sourire. A la fin du concert, il sera même très souriant, acceptant le

succès retentissant que le public lui fait, pour offrir deux bis de musique russe. Ces deux *bis* étant des pièces d'orfèvrerie, ouvragées par l'immense musicien qu'est Mikhaïl Pletnev. Une pièce lyrique de Glinka et une de pure virtuosité de Moszkowski. Une question nous interroge cependant, concernant le choix du piano que Pletnev transporte partout. Ce *Kawaï* ne sonne pas aussi bien que d'autres pianos que nous avons entendus dans cette salle. Mais enfin, ces concerts restent un événement extraordinaire. Toulouse en profite comme cela avait été le cas à Radio France.

Le lendemain, c'est au tour du *Concerto N°3* et du *N°4*. Cette fois le chef bride moins l'orchestre qui va pouvoir rugir, frémir et gronder, couvrant de peu le jeu de Pletnev. Ce *Troisième concerto* est plus sombre et plus riche en harmonies complexes que les autres. Il en livre une interprétation dramatique et grandiose. Ce sera le *Quatrième* qui sera le plus « moderne », en le rapprochant par moments de Chostakovitch, davantage que vers le cinéma hollywoodien. La complexité rythmique est mordante et les harmonies étranges sont mises en valeur par cette interprétation, le pianiste et le chef étant en osmose. C'est l'évolution stylistique du compositeur, trop souvent galvaudée, qui lors de ces deux soirées sera d'une grande évidence. Le chef et le soliste semblent partager la même vision des ouvrages de Rachmaninov. Si le *Premier concerto* est encore très romantique, le *Deuxième* autobiographique, le troisième et surtout le quatrième dans cette belle interprétation nous font prendre conscience de la complexité de l'écriture de Rachmaninov, qui peut aller jusqu'à évoquer les conflits, voir la guerre, comme dans la musique de Chostakovitch. Tous les instrumentistes de l'orchestre, comme la veille, sont tous merveilleux, avec une mention particulière pour les bois.

Conscient de vivre deux concerts exceptionnels, le public fait une véritable fête aux artistes. A nouveau, Pletnev offre deux bis magnifiquement interprétés. La subtilité de ce piano nous

fait grande envie d’entendre ce merveilleux musicien dans un récital solo. Ce marathon Rachmaninov restera dans les mémoires comme des moments magiques et enthousiasmants !

_____

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux grains, les 7 et 8 novembre 2024. RACHMANINOV : Intégrale des concertos pour piano. Mikhaïl PLETNEV / Orchestre National du Capitole de Toulouse / Dina SLOBODENIOUK. Toutes les photos © Romain Alcaraz

VIDEO : Intégrale des *Concertos pour piano* de Sergueï Rachmaninov par Mikhaïl Pletnev (sous la direction de Kent Nagano)

COMPTE-RENDU, concert. BESANCON, le 9 sept 2019. Russian National Orchestra, Nikolaï Lugansky, Mikhaïl Pletnev



Compte-rendu, concert. Festival de Besançon, Théâtre Ledoux, le 9 septembre 2019. Russian National Orchestra, Nikolaï Lugansky (piano), Mikhaïl Pletnev (direction). C'est à une soirée 100% russe que la **72ème édition du Festival International de Besançon** (couplée avec la 56ème édition du fameux Concours International de jeunes chefs d'orchestre) convie un public venu en masse entendre **Nikolaï Lugansky** dans le célèbre **3ème Concerto pour piano de Sergueï Rachmaninov** (illustration ci-contre**)**. De fait, le grand pianiste russe ne déçoit pas les attentes et dialogue avec brio, dès les premiers accord, avec le Russian National Orchestra, phalange fondée et dirigée depuis 1990 par **Mikhaïl Pletnev**, qui s'était fait connaître en remportant le célèbre Concours Tchaïkovski en 1978.

Le ton est donc donné dès l'attaque du thème initial, et ce sera magistral, avec un tempo maîtrisé et un piano omniprésent. L'ampleur du souffle semble infinie, le discours est d'une brillance et d'une fluidité étonnantes, même dans le legato, et toutes les notes sont très distinctement détachées, ce qui est un régal pour l'oreille.

Après l'entracte, place à **la Symphonie n°9 de Dimitri Chostakovitch**, une œuvre légère et facétieuse, courte et enjouée. Créée en 1945, elle est la troisième et dernière symphonie composée durant la Seconde Guerre mondiale. Cependant, alors que les Septième et Huitième durent plus d'une heure et nécessitent un effectif imposant, la Neuvième requiert une masse orchestrale classique et dure à peine moitié moins. Mais surtout, elle délaisse l'héroïsme patriotique des deux précédentes pour faire place à des airs enjoués, inspirés de danses rustiques. On sait qu'elle provoqua l'ire de Staline – au point que le compositeur dut craindre pour sa vie – qui s'attendait à une œuvre apothéotique, composée expressément pour sa propre gloire

ainsi que pour celle des troupes soviétiques victorieuses du nazisme. Soutenus par les solistes souvent splendides d'un des meilleurs orchestres russes, Pletnev développe une approche emplie d'un humanisme chaleureux, mais sans gommer l'aspect grinçant et sarcastique de cette superbe partition. Il faut souligner l'extraordinaire présence de la petite harmonie, notamment les premiers flûte, clarinette et basson, qui ont prodigué des sonorités prodigieuses. Dans ce trio de solistes, on savoure la spécificité sonore de chaque registre ainsi qu'un remarquable sens du legato. On admire enfin leur remarquable cohérence, qui emmène la symphonie vers sa juste conclusion dans le crescendo final.



La veille (8 sept 2019), nous avons pu assister à une soirée de musique de chambre, au très beau Kursaal de la ville, qui réunissait, pour l'occasion, le **Quatuor Arod** et le **Quatuor Diotima**. Le premier interprète le Quatuor N°4 D. 46 en do majeur de Schubert ; il parvient en quelques mesures de pure grâce à nous emporter : il faut dire que le Quatuor Arod est ici dans son répertoire de prédilection, faisant valoir une pulsation rythmique légère et aérienne, en un élan stimulant. L'acoustique très détaillée de la salle bisontine sert cette conception qui manque peut-être parfois de puissance au premier violon, mais qui emporte l'adhésion par son sens des nuances et des couleurs. C'est au célébrissime Quatuor de Ravel que s'est ensuite confronté leurs collègues du Quatuor Diotima : ils le défendent de manière tout aussi vivante et instinctive, en prêtant attention à la dynamique, parfaitement assurée, et aux tempi, judicieusement choisis.
Les huit artistes se sont également retrouvés dans deux octuors : d'abord dans les Deux Pièces pour octuor à cordes, op. 11 de Dimitri Chostakovitch, une œuvre qui est un témoignage éloquent d'un temps à la fois marqué par le

retour à Bach et par un volonté de provocation aussi sain que réjouissant, puis à l'occasion d'une création mondiale, commande expresse du festival au compositeur français Eric Tanguy, en résidence pour cette 72ème édition. Le titre de la pièce est « The desperate man », en référence au célèbre autoportrait (« Le désespéré ») de Gustave Courbet, l'enfant du pays dont on fête cette année le bicentenaire de la naissance. La pièce est très agréable à écouter, très bien écrite, et à son écoute, l'on se rend compte qu'au fil des années, le propos du compositeur se fait moins âpre et spontané, plus consonnant et académique, sans que cela ne doive être pris péjorativement… Illustration : Quatuor Diotima (DR)

_____

Compte-rendu, concert. Festival de Besançon, Théâtre Ledoux, le 9 septembre 2019. Russian National Orchestra, Nikolaï Lugansky (piano), Mikhaïl Pletnev (direction).

CD.Tchaikovski : Symphonie Manfred, opus 58 (Pletnev, 2013)

CD.Tchaikovski : Symphonie Manfred (Pletnev, 2013). Pletnev, chef pianiste, à la tête de son orchestre (Symphonique russe) convainc immédiatement par son intelligence de l'écriture tchaïkovskienne : fine, mesurée, détaillée mais intensément dramatique aussi, la lecture est superlative. Dans cette Manfred Symphonie de 1886, c'est un Tchaïkovski profond, humain, jamais épais ni emplomblé par un pathétisme outrancier… Soulignons d'emblée la superbe activité des cordes qui impriment partout, en axe structurant, un climat de vitalité nerveuse parfois inquiète. Dès la première séquence (premier mouvement lui-même structuré en trois volets : lento lugubre, moderato con moto, andante), la puissance du fatum, poigne de fer inexpugnable accable le héros par sa coupe terrifiante, trompettes, trombones et hautbois mordants, sardoniques bataillent sur une face quand flûtes et vagues de la harpe préservent de l'autre, l'élan d'une irrépressible plénitude lyrique. Tout cela est parfaitement caractérisé, dévoilant les visages multiples du compositeur, les tiraillements incessants d'une âme soumis à la houle de sa propre agitation. Le déséquilibre psychique menace et cette présence pulsionnelle vacillante échevelée confère à la lecture sa vérité, sa justesse irrépressible et irrésistible… car derrière la figure de Manfred , c'est bien le destin de Tchaikovski qui semble vivre un épisode propre, un nouvel avatar, éprouvant et les morsures du destin et les aspirations supérieures d'une âme torturée : cette assimilation du héros et du compositeur ne peut être écartée pour une juste compréhension de la partition. Piotr-Manfred se dévoilent ici. La valeur de la présente lecture est bien dans la hauteur d'un geste remarquablement sûr et mûr capable d'exprimer une vision terriblement incarnée et pourtant dans sa réalisation



orchestrale saisissante par sa finesse et sa transparence.

Car le chef relève les défis expressifs du vaste poème symphonique, véritable symphonie à part entière tant Tchaikovski imprime à la trame littéraire et au profil du héros légué par Byron, une étoffe originale puissante et dans l'extraordinaire dernier mouvement, son souffle faustéen; jusqu'à la fin et le final haletant viscéralement inscrit dans le sang du champion, le chef insuffle l'esprit indépendant d'une fatalité âprement contestée… c'est une lutte de longue haleine et qui exige toutes les forces vives de l'orchestre. Mystérieux, fiévreux, le dernier épisode (Allegro con fuoco) sonne comme une épreuve où tout se joue. L'accomplissement esthétique est certainement possible grâce à la complicité évidente du maestro et de ses musiciens. La sonorité est riche, pro active à la fois hédoniste et d'une fabuleuse expressivité. La prodigieuse orchestration y gagne un relief, un détail, ce raffinement des alliances de timbres qui ailleurs est souvent évacué. S'il y a bien un caractère proprement russe dans la musique de Tchaikovski, l'apport du Symphonique national russe s'avère des plus bénéfiques et des mieux inspirés. Lecture incontournable pour qui veut connaître un son profond ciselé idéalement expressif chez Tchaïkovski.

Tchaikovski : Symphonie Manfred, opus 58. Orchestre national russe. Mikhail Pletnev, enregistrement réalisé à Moscou en avril 2013. 59mn. 1 cd Pentatone.